

Zeitschrift:	Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber:	Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band:	16 (1940-1941)
Heft:	2
 Artikel:	La bataille de Naefels
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-704403

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un peu d'histoire**La bataille de Naefels**

(9 avril 1388)

Le 4 juillet 1386 les Glaronnais se déclarèrent libérés de la domination autrichienne, envoyèrent du renfort aux Confédérés aux prises avec l'ennemi à Sempach et, s'étant réunis à eux, forcèrent la petite ville autrichienne de Weesen à se rendre. La garnison de troupes confédérées et glaronnaises, qui occupait cette ville y fut attaquée par les bourgeois dans la nuit du 22 au 23 février 1388 et massacrée en majeure partie. Sur ces entrefaites, une forte armée autrichienne se concentra à Weesen sous les ordres du comte Hans de Werdenberg-Sargans. Sur le conseil des Confédérés, peu enclins à continuer la campagne, les Glaronnais négocièrent avec les Autrichiens, dans l'espoir d'obtenir une paix équitable. Mais comme ceux-ci exigeaient d'eux une soumission complète et leur imposaient des conditions humiliantes, la landsgemeinde de Glaris rompit les pourparlers le 29 mars 1388 et décida de tenter la chance par les armes. Un contingent commandé selon toutes probabilités par Matthias Ambühl, occupa le vieux mur de la Letzi, près de Naefels, qui avait été renforcé; un détachement schwyzois qui avait franchi le col du Pragel couvert de neige, se joignit à cette petite troupe. Le 9 avril, au matin, l'armée autrichienne, forte de 6000 hommes environ, divisée en deux détachements, commença l'attaque: le comte Hans de Werdenberg, par les hauteurs de Filzbach-Kerenzerberg vers Beglingen, le comte Donat par le fond de la vallée en remontant le cours de la Linth. Cette dernière division s'empara sans peine de la Letzi que défendait un faible

cordon et se dispersa dans les villages pour piller. Cependant le tocsin appelait aux armes les Glaronnais de toutes les régions du pays. Protégés par le brouillard et par une tourmente de neige, ils se concentrèrent sur les pentes ouest qui s'adossent au Rauti, au nombre de 600 hommes. Attaqués en cet endroit par la cavalerie autrichienne, ils affolèrent les chevaux en leur lancant des pierres et prirent à leur tour l'offensive.

Dans toute une série de combats (il n'existe pas moins de 11 monuments commémoratifs), ils délogèrent l'ennemi de Schneisingen et le refoulèrent sur le village de Naefels et au-delà de la Letzi. La poursuite se continua jusqu'au point où la Maag quittait autrefois le lac de Wallenstadt; le pont s'effondra sous le poids des fuyards et des centaines d'Autrichiens furent noyés.

Des hauteurs du Kerenzerberg, le comte Hans de Werdenberg vit la déroute de ses compagnons d'armes; il perdit tout courage et s'enfuit à travers la forêt de Britten dans la direction de Wallenstadt.

Les vainqueurs avaient perdu 55 hommes et en outre deux Schwyzois et deux Uranais. Les Autrichiens perdirent 1700 hommes.

Le 2 avril 1389, la landsgemeinde de Glaris décida de célébrer solennellement chaque année l'anniversaire de cette bataille dans laquelle le pays de Glaris avait conquis sa liberté. Une chapelle commémorative fut élevée en 1389. Les 13 bannières prises à l'ennemi furent suspendues dans les églises de Glaris et de Schwyz.
(D. H. B. S.)

*Nabholz.***Croquis****Ceux du bureau . . .**

Je suis au bureau de Colonne, un de ces privilégiés, un de ceux qui ne montent pas de garde, qui ne font pas d'inspection, qui ne vont pas à l'exercice, qui couchent dans un lit et qui ont parfois des permissions.

Dans l'unité, certains esprits chagrins nous prennent pour des embusqués. Et pourtant les hommes savent fort bien que les ordonnances de bureau ont aussi leur travail, leur responsabilité, leurs peines et leurs joies. Bien souvent leurs repas sont interrompus par des hommes qui réclament des permissions. Leur travail n'est pas réglé selon l'immuable ordre du jour, ils doivent se conformer aux exigences de la troupe qui trop souvent les confondent avec des bonnes à tout faire. A ce point de vue, ils fournissent des efforts tout aussi méritoires que le commun des soldats. On le sait et la camaraderie, celle qui se crée par l'effort en commun et parce qu'on défend son pays, cette camaraderie ne connaît pas le terme d'embusqué.

Mais le bureau est presque un sanctuaire. N'y pénètre pas qui veut. Le soldat y entre avec une certaine crainte mêlée de respect. Il enlève son bonnet de police ou son casque, prend une position impeccable et s'annonce d'une voix forte. Sur son visage, on lit toujours une certaine appréhension, car il s'agit de demander une permission, un congé, une dispense ou tout autre autorisation qu'en termes militaires on appelle «un filon». Il faut savoir ouvrir son cœur en racontant au Capitaine ses ennuis et surtout les soucis de ceux qu'on a laissés au foyer.

Un homme entre. Il paraît inquiet. Il laisse à la maison une femme malade, 5 enfants dont l'aîné n'a que douze ans. Un domaine de 30 poses et 20 têtes de bétail. Il est militaire, il n'a donc pas le droit de se plaindre. Mais le Capitaine a un cœur et de la famille et il va taper sur la machine la permission désirée. En partant, il adresse quelques paroles d'encou-

rageant à ce bon père de famille, ce brave soldat qui sert son pays sans se plaindre.

Ceux du bureau assistent avec une émotion bien compréhensible et souvent mal dissimulée à ces scènes parfois douloreuses, mais qui nous apprennent à mieux nous connaître et nous comprendre.

Les hommes du bureau doivent être discrets. Ils jouissent dans la Colonne d'une sorte de privilège parce qu'ils savent tout et doivent tout savoir. En dehors du bureau, le Capitaine interpellé au sujet d'une permission, d'une demande de congé prolongée, d'un cas douteux d'une autorisation ou d'une dispense, répondra invariablement «adressez-vous au bureau!».

Il faut savoir encore si tel homme est puni, il faut connaître l'ordre du jour, le thème de l'exercice, le jour de la solde, le rayon de déconsignation pour le dimanche. Celui qui annonce une nouvelle à la Colonne peut la dénaturer à plaisir, à condition toutefois qu'il puisse dire qu'elle vient du bureau. Elle aura de ce fait force de loi.

Lorsqu'un supérieur, au large galon, entre dans le bureau, tous les hommes se lèvent et se mettent au garde à vous. L'officier les regarde, les inspecte, les scrute. Il s'agit de soutenir ce regard. Puis les hommes se mettent au repos et instinctivement s'assurent qu'aucun col n'est ouvert, aucun bouton décroché, puis ils se remettent au travail avec affairement.

Au dehors le temps est maussade et gris. Le vent souffle, la pluie cingle les vitres du bureau. Un homme entre. Il interrompt mes pensées. La troupe arrive. Le Capitaine donne des ordres concis, rapides. Le sergent-major et le fourrier sont au travail.

Pour ceux du bureau, quelle douce quiétude . . .

Sgt.: Br., Col.tr.mont. Lw. III / .